

PREMIER JOUR

Je n'ai jamais voulu gâcher un repas chez Guilène. C'est tellement beau. À quinze minutes à peine des embouteillages de la sortie ouest de Paris, où le dimanche vers midi toute l'énergie du quadragénaire consommateur se consume les mains crispées sur le volant d'un 4 × 4 neuf (déjà rayé) pour devancer de quelques misérables centimètres le voisin de la file de droite – un qui trépigne, mais dont pour rien au monde on ne croiserait le regard ; là, à une sortie d'autoroute de ces agitations trop petites pour ne pas les confondre avec la pollution atmosphérique qui les accompagne ; ici, c'est une table en teck qui domine une large prairie pentue fuyant vers une forêt en contrebas. Le chauffeur conquérant de son mètre carré d'asphalte a disparu. On enchaîne sur cette longue table collée à la maison massive, tapissée de lierre, entourée d'amis qui reprennent du vin, succombent pour le moelleux au chocolat, puis rient et somnolent plus ou moins, les yeux tournés vers le

pré. Le dernier arrivé surveille les enfants qui zigzaguent dans l'herbe. Les autres, bercés par les notes de jazz électronique s'échappant de la maison, chronométrent la poussée du lierre dans des poses sensuelles (parfois sensuelles, pas toujours) : bonheur total, un dimanche midi chez Guilène, près de Paris. Une de ces rares journées où peuvent resurgir, là, dans l'herbe, au pied du transat, deux ou trois raisons de se réjouir. Un de ces moments impossibles à bousiller sous prétexte que chaque découverte sur des groupes islamistes adeptes du terrorisme mondialisé m'a convaincu de l'inéluctable raclée qui nous attend.

Se resservir un verre de Cahors, poursuivre nos conversations faussement badines, un rien sérieuses, intenses mais peu bruyantes. Comme toujours Guilène a écouté son assemblée et, sitôt la conversation bifurquant vers la dernière actualité télévisée, elle a attaqué les questions essentielles tout en m'invitant à fondre sur le plateau de fromages, avec cet air de bourgeoise rebelle des Yvelines, aux traits autoritaires fréquemment contrés par des rictus espiègles. Ça a débuté, comme souvent, par un « alors mon petit Guillaume, dis-moi pour quelles raisons les islamistes... ».

Voyez-vous Sieglinde, tandis que prédominent dans les services de l'État des interrogations d'ordre logistique – une bombinette chimique, c'est possible dans

le métro parisien ? Et une mosquée clandestine, c'est facile à ouvrir ? – cet après-midi Guilène voulait juste sonder les motivations de ces engagements destructeurs dans lesquels se retrouvent des centaines de garçons. Un modèle de citoyen éclairé, Guilène, sans aucune spécialité pour la chose terroriste, une tête bien faite animée d'un bon sens critique. Mais bon sang, pour quelles raisons en sommes-nous là ? Je ne sais pas, je ne suis plus sûr de rien, j'ai l'impression d'ignorer tellement de choses.

Elle m'a demandé : « Pour quelles raisons Al-Qa'ida prend-elle autant d'importance entre l'Orient et l'Occident ? Pourquoi ces terroristes-là seraient-ils plus dangereux que les autres ? Et pour quelle raison cite-t-on son nom derrière n'importe lequel des attentats islamistes, partout dans le monde ? Et ces jeunes populations arabes à la merci de dirigeants qui ont renoncé à tout sauf à leur train de vie, pourquoi ne pas les avoir aidées, dans leur pays, à sortir de ce cadre de vie contrôlé par des chefs religieux radicaux, hein ? On ne pouvait pas se douter qu'elles se tourneraient tôt ou tard contre nous ? »

Je n'ai pas eu le courage de répondre. Pas aujourd'hui. Oui, j'ai goûté un fameux chèvre du mont Ventoux. En même temps des éclats d'anciennes discussions enflammées tenues à Sanaa, à Beyrouth ou à Khartoum ont jailli de ma mémoire. J'aurais voulu lui répondre de manière concise, sans transformer

nos agapes en une conférence géopolitique aux accents funestes. Comment retranscrire les réalités dont je suis le voyeur ; je voudrais les placer sous les grands néons aveuglants d'un bivouac fait de deux blocs de béton et de torchis sur la route cabossée de Port-Soudan (un endroit sans adresse, croisé en pleine nuit, où jamais une lumière ne m'est apparue aussi crue). Difficile entre amis de dissimuler son écœurement, mais impossible *a contrario*, comme tout à l'heure, de gâcher un si voluptueux après-midi.

Al-Qa'ida : une mouvance dépourvue de logique, une marque de fabrique reprise par des fanatiques sans aucun lien entre eux, du Maghreb à l'Indonésie ? Non, sûrement pas. Une organisation terroriste ? Pas seulement. Trop réducteur. Al-Qa'ida, c'est surtout la branche militaire structurée d'un élan politique disséminé.

Pourquoi d'abord ne pas reconnaître sa caractéristique militaire, ne pas en débattre, ici, en Europe ou aux États-Unis, pourquoi masquer cette réalité fondamentale ? Pourquoi la plupart des responsables sécuritaires feignent-ils encore d'ignorer qu'Al-Qa'ida est parvenu à réaliser la plus terrible des alliances, selon le modèle de l'*ikhwan* – c'est-à-dire celui de la confrérie de guerriers, une organisation en grappe fonctionnant à partir de liens tribaux, à la base de toute l'histoire de la stratégie militaire

bédouine, depuis les expéditions guerrières du prophète Mahomet pour conquérir La Mecque, jusqu'aux campagnes menées par Abdel-Aziz bin Saoud pour fonder le royaume d'Arabie Saoudite¹. Dans ces déserts sans frontières, où depuis l'Antiquité la vocation du soldat le porte à défendre des routes caravanières et des cités, l'art de la guerre repose ainsi sur la capacité à rassembler ou à créer des tribus fédérées autour d'un objectif porté par un guide, assignant à chacune une mission spécifique, en général liée à la portion de route ou à la ville qu'elle contrôle. Le prophète Mahomet ne fit rien d'autre lors du serment d'Aqaba, en 620 après J.-C., puis pendant son hégire, en 622, c'est-à-dire son émigration à Médine, où il rassembla notamment les tribus Aws et Khazardj, pour fonder ultérieurement sur La Mecque et en chasser les « usurpateurs », pour libérer les lieux saints. La méthode, soigneusement consignée dans les *hadiths* du prophète (l'histoire de ses actes, en particulier militaires, à distinguer du Coran, le livre que Dieu lui aurait dicté) n'a cessé d'inspirer au fil de l'histoire tous les tenants de la

1. *Ikhwan* est le nom commun pluriel signifiant littéralement « confrérie ». Son radical, *Akh*, désigne un « frère ». C'est à tort que des auteurs évoquent l'*ikhwan* d'Abdel-Aziz bin Saoud comme le nom propre de la première armée royale saoudienne. À ma connaissance, le premier auteur à qualifier d'*ikhwan* le mouvement salafiste d'Oussama bin Laden est le chercheur J.E. Peterson, voir *Saudi Arabia and the illusion of security*, The International Institute of Strategic Studies, Adelphi Paper n° 348, juillet 2002, p. 47.

guerre sainte¹. À de rares exceptions près, pas de *jihad* sans cette bonne et solide confrérie.

Voyez-vous, si tout à l'heure je n'avais crains chez Guilène d'alourdir l'atmosphère, je me serais risqué à quelques définitions. Al-Qa'ida, c'est par excellence, je crois, l'*ikhwan* des musulmans galeux, ceux des tribus de prolos d'Arabie et du Maghreb, rassemblés autour des rejetons de la bourgeoisie du Caire et de Djedda. Pour de nombreux jeunes établis sur l'autre rive de la Méditerranée, grâce à Al-Qa'ida, la révolution des damnés du désert a commencé ; maintenant, les humiliations des laissés-pour-compte du Moyen-Orient et du Maghreb se payent comptant, leur détresse s'est faite cri de guerre. Pourquoi s'en soucier par intermittence seulement, ici en Europe ? Problème de perception sûrement. On insiste sur la nationalité saoudienne de quinze des dix-neuf pirates du 11 septembre : qualificatif parfaitement superflu pour n'importe quel homme né sur cette péninsule arabique où le rattachement tribal l'identifie plus sûrement que le passeport d'un pays créé de toutes pièces au XX^e siècle. Pourquoi en revanche oublier trop souvent que neuf de ces terroristes du 11 septembre étaient originaires de villages de l'Asir, cette petite province montagneuse du sud de l'Arabie

1. Voir en particulier : Alfred Morabia, *Le Gihâd dans l'Islam médiéval*, Albin Michel Histoire, 1993 et Jean-Paul Charnay, *Principes de stratégies arabes*, Lherne, 2003.

Saoudite, annexée entre 1924 et 1926 par l'armée de la famille royale, et scindée depuis 1993 en deux modestes districts administratifs (le Baha et l'Asir proprement dit), dont les tribus dominantes ont toujours résisté au pouvoir de la famille royale et le payèrent par une mise à l'écart radicale des développements économiques, soigneusement entretenue par le gouverneur de la région, Khaled bin Faisal (fils du défunt roi Faisal, le même qui dirigea pour partie les campagnes militaires dans cette région à l'âge de dix-sept ans). Je songe en particulier à la vaste tribu des al-Ghamdi¹, dont la présence numérique des enfants interpelle dans les actions imputées à Al-Qa'ida : le 11 septembre (quatre pirates), dans des attentats à Riyad (Abdul Rahman al-Ghamdi), dans des actions en Tchétchénie (avec Abu Walid al-Ghamdi), dans le projet d'attentat contre des navires américains à Gibraltar, en Irak. Et comment avons-nous pu en Occident ne pas nous alerter quand Oussama bin Laden remercia collectivement et nommément toute cette tribu-là dans sa première vidéo diffusée après le 11 septembre, au même titre que la tribu des Shehri². Je pense également à plusieurs autres tribus

1. La tribu compterait actuellement deux cent mille âmes. Un entretien exceptionnel accordé par l'un de ses dignitaires à *al-Hayat*, le 19 novembre 2003, confirme l'engagement de plusieurs branches des al-Ghamdi au sein des moudjahidin d'Afghanistan.

2. Enregistrement diffusé par *Al-Jazeera* le 30 novembre 2001. Le passage dans lequel Oussama bin Laden remercie la tribu des al-Ghamdi

du Najran, encore plus au sud de l'Arabie, le long de la frontière yéménite.

Depuis l'exil afghan, peut-être vécu comme une autre hégire, Al-Qa'ida s'est développée d'une part en agrégeant les enfants laissés pour compte de telles tribus, anciennes, historiquement hostiles aux monarchies de la péninsule arabique, d'autre part en encourageant véritablement la création de nouvelles tribus. Pour le montrer cet après-midi à Chambourcy, il m'aurait fallu demander à Guilène de couper la voix de Bebel Gilberto ; pourtant très à sa place sur la platine CD. Et puis j'aurais dû sortir quelques-uns des dossiers que j'ai récemment obtenus. Par exemple les conclusions complètes de l'instruction sur la tentative d'attentat contre la flotte américaine à Gibraltar, du juge Najim Binsami, de la troisième chambre du tribunal de Casablanca¹. Trois Saoudiens reconnus coupables y détaillent leur formation en Afghanistan, leur passage au camp de Farouk – où semble-t-il on prend soin de rassembler des jeunes Marocains. Ils rapportent surtout leur ren-

ne figurait pas dans la plupart des extraits de cette cassette vidéo, tels qu'ils furent sélectionnés par le Pentagone qui diffusa aux chaînes américaines la première version traduite. Je ne crois pas qu'il faille interpréter ce montage vidéo comme l'expression d'une certaine censure, mais plutôt comme le signe d'une totale ignorance de ces liens interterribaux et de leur impact.

1. Ordonnance d'instruction du 10 octobre 2002 du juge Binsami. Archives de l'auteur.

contre avec Oussama bin Laden et plusieurs de ses adjoints qui leur conseillent avec insistance d'épouser des Marocaines, pour créer des tribus, des cellules sur la base des liens du sang, et non pas à partir d'un schéma hiérarchique à l'occidentale, dessiné sous *Windows*. Cette préoccupation du facteur tribal, permettant de disperser des petites communautés de combattants à travers la planète, ressort aussi des enquêtes sur les attentats de Casablanca (16 mai 2003) et de Madrid (11 mars 2004). Ces liens familiaux et tribaux révèlent même l'existence de relations précises entre les groupes responsables de ces deux attentats au Maroc et en Espagne, attribués à Al-Qa'ida. Avec pour toile de fond les ruelles du quartier marocain, celui des faubourgs de Tanger, à Beni Makada, par où sont passés les trois frères Benyaïch, dont un a été tué en Afghanistan fin 2001, avant que les deux autres prennent part aux attentats de Casablanca, sous l'influence d'un prédicateur, Mohammed Fizazi, le même qui assura, dans ce quartier, la formation du coordinateur des attentats de Madrid, Jamel Zougan ¹.

1. Référence : *Comisión de Investigación del 11-M. Documentos llegados a la Comisión. Auto del juez Juan del Olmo.*

Avec de larges sourires pleins de tendresse en direction de ces populations-là, Oussama bin Laden et Ayman al-Zawahiri ont hissé le drapeau de l'*ikhwan* des va-nu-pieds du monde musulman, dont le salut passerait par l'instauration d'un nouveau et vaste califat, transformant ainsi quelques décennies de domination en un élan politique fondateur dont l'organisation Al-Qa'ida deviendra le guerrier bâtisseur – un peu comme Mahomet, les prophéties en moins.

Les fondations de leur entreprise terroriste tiennent dans ces velléités de guerre mondiale aux accents messianiques, qui demeureraient pures incantations si elles n'étaient secondées par une large instrumentalisation des dominations sociales subies par les jeunes Arabes. Sans celles-ci, point de dérives violentes. Ne pas oublier que le plus souvent la tristesse, l'exaspération et la radicalisation politique de la jeunesse des villes arabes précèdent, oui précèdent, une rencontre avec ces imams orthodoxes¹ adhérant depuis longtemps à la lutte armée prônée par bin Laden.

Qui affirme sérieusement que seules des opérations de police planétaires suffiront à résoudre pareil pro-

1. Plusieurs chercheurs observent ce phénomène. Voir notamment les travaux de Farhad Khosrokhavar, directeur d'études au Centre d'analyse et d'intervention sociologiques de l'École des hautes études en sciences sociales, auteur de plusieurs recherches basées sur des entretiens avec des islamistes incarcérés.

blème ? Que cette « guerre contre le terrorisme » que l'on nous promène un peu partout éteindra à elle seule ces foyers de conflit ? Autant siroter paisible un Campari-Perrier à la terrasse de l'hôtel *Martinez* à Hossegor en attendant que les affaires du monde ressemblent à une rêverie de Daft Punk. Chez Guilène, j'avais tellement de peine à m'extraire de ces sentiments, à ouvrir la bouche pour dire « pour quelles raisons ». Elles sont si nombreuses, si inquiétantes.

Et il y a pire. Plus je m'efforce de les reconstituer et plus je m'aperçois qu'elles sont enchâssées dans l'histoire de nos politiques étrangères. Car celles-ci reposent sur un principe bouleversant de simplicité : on reconnaît, on soutient et on protège tous les États musulmans acquis à nos intérêts – pétroliers, militaires ou commerciaux – avec une bienveillance redoublée lorsqu'il s'agit de régimes bâtis autour d'une tribu ou d'un clan, dont la stabilité, entretenue par des organisations policières féodales, préserve d'autant mieux nos approvisionnements et notre rayonnement géopolitique.

En plus de cinquante années, à peu de choses près, la plupart des États arabes n'ont pas connu d'alternance politique : beaux consensus ou dictatures bien huilées, à votre avis Sieglinde ? Cette situation, figée à notre profit, a produit des ressentiments qui nous reviendraient en pleine figure, en somme. Mais peut-

être ne fallait-il pas mépriser deux ou trois réalités politiques.

Chez nous, le tribalisme¹ constitue un sujet d'étude pour ethnologues, et plus récemment pour publicitaires en quête de nouvelles cibles. Ailleurs, il représente le régime politique le mieux accepté pour gouverner des hommes. C'est même, pour l'esprit, l'une des caractéristiques les plus passionnantes du monde arabo-musulman : la tribu qui se fonde sur la perpétuation des liens du sang et sur une présence territoriale limitée, agissant comme une entreprise de rejet, s'épanouit dans un culte de l'islam diffusé à partir de principes exactement opposés, c'est-à-dire refusant toute sélection par le sang ou le sol et favorisant l'adhésion du plus grand nombre. Comme si les appels publics du muezzin transmis par haut-parleurs et la prière collective du vendredi cimentaient le mieux les délicats équilibres des pouvoirs intertribaux².

1. Dans ces pages, le mot de tribalisme n'a pas le sens péjoratif qu'il recouvre parfois en français. Son emploi ici renvoie à la définition qu'en fait l'islamologue Olivier Carré : « Le tribalisme signifie la primauté des solidarités restreintes ayant une base familiale élargie, et non pas un mode de vie nécessairement bédouin. » J'ai lu des auteurs selon lesquels le système tribal n'existe plus dans la péninsule arabique au motif que la population s'est urbanisée, et donc, qu'il n'y a plus de tribus vivant à dos de chameau dans le désert.

2. Pour un aperçu de l'état de la recherche en sciences sociales sur le sujet, se reporter à l'excellent ouvrage collectif *Tribus et pouvoir en terre d'islam*, Hoshan Dawod, Armand Colin, mai 2004.

Néanmoins, depuis la décolonisation dans chacun de ces pays aux frontières tracées voici moins d'un siècle, nous avons encouragé des systèmes de gouvernements centralisés et figés, le plus souvent confiés à la famille la mieux disposée à notre égard, l'invitant à exercer un pouvoir absolutiste qui faisait fi de cette longue tradition des interdépendances tribales tissées au fil des siècles. C'est notamment cette histoire contemporaine qui enferme les mystérieuses « raisons » qu'interrogeait Guilène à table, face au pré, en me tendant le plateau de fromages. Dans la plupart de ces pays, au cours des dernières décennies, la part du népotisme exercée par la famille dominante s'en est même trouvée accrue. Partout on les voit pris au piège d'une course effrénée à leur protection qui les conduise à recruter parmi leurs proches, concourant à accentuer toujours davantage les premiers sentiments d'injustice. Au sein des classes moyennes et de la bourgeoisie issues des autres tribus historiques, dont les espoirs d'ascension sociales s'avèrent ainsi drastiquement limités, que croyez-vous qu'il advint ? Sur ces terres d'Islam, où les troupes du Prophète firent flotter leur étendard jusqu'à la fin du dernier califat, en 1924, les contre-pouvoirs prirent tout naturellement le chemin des mosquées. Le seul que ne pouvaient pas barrer ces nouveaux régimes, se réclamant peu ou prou de l'islam pour asseoir la légitimité de leur entreprise prétendument fédératrice.

L'essor d'Al-Qa'ida repose surtout sur ce métissage social, des religieux rejoints par une partie des enfants des classes défavorisées, à l'âge où ils prennent conscience de leur sort politique, et réunis par les délaissés de l'élite. Voilà pour les grands principes, chère Sieglinde, tels que je les perçois, tels que je ne pouvais les restituer tout à l'heure.

Comment ce cancer s'est-il ensuite diffusé ? Certains parlent de la guérilla antisoviétique en Afghanistan et de son financement par la CIA comme d'un levain originel ; qui à partir de rien ou presque, aurait conduit des milliers de jeunes musulmans à quitter leur vie paisible pour se battre dans les montagnes d'Asie centrale. Un peu trop simple peut-être. L'Afghanistan ne fut que la première écume, la plus visible de ce côté-ci de l'hémisphère Nord. La vague qui allait conduire ces légions de moudjahidin était en réalité profonde et lointaine, formée bien plus tôt, au large de la péninsule arabique.

Pour tenter de percer « pour quelles raisons » des jeunes garçons ont pu être formés à l'action terroriste et convaincus que leur salut passait par la lutte pour l'islam radical, mon intime conviction me porte à rechercher dans les rues de La Mecque à la fin des années cinquante ce ferment originel d'Al-Qa'ida. C'est-à-dire lorsque la famille royale saoudienne a dû composer avec les chefs religieux orthodoxes en matière de politique étrangère, pour garantir la

conquête de leur islam à eux. Déjà, à la suite de la reconnaissance de l'État d'Israël le 14 mai 1948, qui, vue d'Arabie Saoudite, contredisait les engagements des États-Unis à l'égard de la famille al-Saoud, les gardiens du dogme wahhabite exigèrent de celle-ci des initiatives plus fermes pour défendre l'expansion de l'islam contre l'installation d'un foyer juif en Palestine. Mais c'est l'arrivée de Gamel Abdel Nasser à la tête de l'État égyptien, en 1954, qui précipita l'union infernale entre diplomates saoudiens et religieux obscurantistes. C'est drôle, Sieglinde, sur ce rapprochement historique aux conséquences si lourdes, entre imams et ministres des Affaires étrangères, nos sociétés de l'information n'ont saisi aucune image. Pourtant, quel chambardement : Nasser proclama un État laïque, se rapprocha de Moscou et mit en place une politique de répression implacable contre les tenants d'un islamisme transnational, les nostalgiques du grand califat dans lesquels se retrouvaient les Frères Musulmans égyptiens¹. Simultanément, il promut la République Arabe Unie, avec la Syrie, une union régionale engagée dans la voie de la laïcité, se rangeant du côté de l'Union soviétique, et résolument opposée à l'Arabie Saoudite suspectée

1. En particulier Sayyed Qotb, le théoricien de l'aile dure des Frères Musulmans, considéré par les dirigeants d'Al-Qa'ida comme un guide spirituel de première importance, pendu dans une geôle égyptienne le 29 août 1966, faisant de lui un théoricien martyr pour de nombreux *jihadistes*.

d'avoir vendu son âme – et son pétrole – à la Maison Blanche. À la fin des années 50, les relations dégénèrent franchement, l'état-major égyptien envoya des régiments au Yémen pour soutenir une rébellion tribale dirigée contre l'hégémonie saoudienne. En 1962, les deux pays se montrèrent prêts à en découdre militairement : au Caire on gela les avoirs saoudiens, en Arabie on assigna à résidence les ressortissants égyptiens.

C'est là, précisément dans ce contexte de crise aiguë, que mûrit à La Mecque l'idée de ranimer le *jihad*, à l'origine de la formation du royaume¹, pour le porter cette fois à l'échelle internationale, afin d'assurer le triomphe de l'islam wahhabite dans toutes les nations du Prophète – ce *dar-al-islam* que fédérât naguère le califat – contre le panarabisme de Nasser.

1. Les chefs de tribu qui menèrent la guerre sainte auprès d'Abdel Aziz bin Saud pour la conquête du « Royaume des deux lieux saints », jusqu'à sa fondation officielle en 1932, créèrent deux ans plus tard, en 1934, le premier Bureau du *Jihad* (Maktab al Jihad) de l'histoire moderne, chargé de perpétuer leurs liens de solidarité. Il était rattaché au Conseil du royaume (Al Diwan Al Malaki).

Voici Sieglinde l'extrait d'un rapport de synthèse des services de renseignement français au chef du gouvernement et à la présidence de la République, consacré à la situation au Moyen-Orient, et présentant dès janvier 1962...

SECRET

EXEMPLAIRE N° 2 / 6

ETAT-MAJOR GENERAL DE
LA DEFENSE NATIONALE

DIVISION DU RENSEIGNEMENT**CENTRE D'EXPLOITATION DU RENSEIGNEMENT (C.E.R.)****BULLETIN MENSUEL****- MOYEN-ORIENT -****N° 6 - Période du 1er au 28 Janvier 1962****SECRET**

... les intentions des autorités saoudiennes de créer une organisation religieuse transnationale dont l'objectif serait de promouvoir l'unité du monde islamique, avec la volonté de redonner vie au califat (de nos jours, la restauration du califat demeure l'objectif ultime des dirigeants d'Al-Qa'ida, qu'ils espèrent atteindre après avoir chassé les États-Unis d'Arabie).

- 10 -

SECRET**V - ARABIE SAOUDITE**

Tandis que le Roi SEJUD poursuit aux ETATS-UNIS la convalescence qui a suivi son opération chirurgicale, la tension avec l'EGYPTE, déjà signalée au cours des deux derniers mois, prend des proportions importantes.

La saisie par LE CAIRE des avoirs saoudiens en EGYPTÉ (800 millions de L.E.) a été suivie de la part des autorités de RYAD d'une mesure d'interdiction de départ du territoire saoudien des Egyptiens qui s'y trouvent encore. Il s'agit d'enseignants, de fonctionnaires, de spécialistes (imprimerie et typographie), dont par ailleurs l'influence néfaste à l'intérieur même du royaume a été largement établie.

La guerre des ondes n'a cessé de s'envenimer, le CAIRE essayant d'aviver l'hostilité au régime de certains milieux déjà signalés comme sensibilisés (étudiants - professeurs - jeunes princes désargentés et même militaires), tandis que "l'Université Islamique" de MEDINE dénonce le caractère anti-coranique du socialisme de NASSER, à un moment où celui-ci est précisément en difficultés avec ses propres Ulémas d'El AZHAR.

Ce dernier point est intéressant à suivre. On avait pu déjà noter en effet que les premiers symptômes de malaise apparus en SYRIE, quelques mois avant l'éclatement de la R.A.U., s'étaient matérialisés dans les milieux religieux par des mutations ou des emprisonnements d'Ulémas à DAMAS. On sait par ailleurs, qu'une curieuse polémique pan-islamique surgit périodiquement à l'occasion de chaque crise égypto-saoudienne ; cette fois LE CAIRE annonce comme imminente la mise en route d'un nouveau Poste à grande puissance "la Voix de l'ISLAM", qui serait en fait la Voix de l'Université "Al Azhar" mise au pas ; de son côté RYAD remet en selle le vénérable ex-muphti de PALESTINE au sein d'un "Grand Conseil Islamique", qui siègerait à MEDINE et aurait l'ambition d'assurer les fonctions spirituelles du KHALIFAT.

VI - JORDANIE**SECRET**

Le Jeune Roi HUSSEIN suit avec la plus grande attention les remous de ses turbulents voisins. Il n'est pas permis d'affirmer qu'il ait joué un rôle dans l'affaire du coup d'état libanais du 30 décembre, comme le prétend la presse du CAIRE. Quant aux affirmations de cette même presse concernant l'envoi de troupes britanniques en JORDANIE au moment du coup d'état, elles paraissent relever du domaine de l'affabulation. Par contre, il est certain que des contacts ont eu lieu entre les autorités d'AMMAN et des personnalités syriennes, notamment la famille KOUZBARI, en vue d'infléchir la politique extérieure du jeune état syrien dans un sens pro-jordanien. La nomination à la Présidence du Conseil syrien de Mr DAHALIBI, alépin convaincu

SECRET

.../...

Les États occidentaux assistèrent à ces surenchères, comme le confirme la lecture des notes du Centre d'exploitation du renseignement français de 1962, chargé d'informer le gouvernement. Vous me comprenez Sieglinde : impossible de raconter une telle succession d'événements entre deux verres de cahors, pourtant c'est bien tout au long de cette histoire lointaine – vue d'ici – que se cristallisèrent les tensions qui déstabilisent le monde aujourd'hui. Tandis que les relations internationales étaient dominées par la rivalité entre les deux blocs socialiste et libéral, alors que le pivot égyptien du monde musulman se rapprochait du premier de ces deux blocs, après que la reconnaissance de l'État d'Israël fut ressentie en Arabie Saoudite et dans les pays du Golfe comme une trahison de l'allié américain, dans leur sanctuaire de La Mecque, de Djedda ou de Riyad, les tenants d'un islam fondamentaliste voulurent eux aussi disposer d'un instrument de domination du monde pour que triomphe leur idéologie, leur religion à eux.

L'essence de cette guerre que progressivement ils souhaitèrent mener prit corps à cette période, après une décision majeure qui leur donnerait toute satisfaction : celle consistant à leur octroyer une organisation politique dédiée à leur désir d'hégémonie, en créant la Ligue du monde musulman. Pour comprendre nos années terrorisées, il faut ainsi parfois, Sieglinde, s'ensevelir sous de vieux papiers pour

